AREKULTUR
&Life'n'Rock

N°4 – Août 2018

PLEIN SOLEIL

Les pensées et les images sont vagues, floutées, imprécises, d'une précision douteuse, mal définies, sans finitions véritables et nettes, flottantes, plus ou moins informes, à la pulpe molle et sans consistance. Au début de leurs représentations mentales, intellectuelles, imaginaires. Annie Besant et Charles Leadbeater en avaient révélé quelques-unes dans leur livre *Les formes-pensées*.

Le travail consistera à préciser, détailler, un élément après l'autre, une information après l'autre, à chaque seconde, en temps réel. Avec patience et obstination, sans fléchir, sans fatigue, en suivant la ligne directrice, celle qui mène à l'apparition entière de l'œuvre extraordinaire. « Il n'y a pas de secret, il faut bosser » comme dirait Lone Sloane le chien renégat aux yeux rouges alias Druillet.

Cela commence sur une feuille, imaginaire ou réelle, ou les deux, avec un trait, un signe, une lettre, un chiffre, une formule abrégée ou interminable. On vient de tomber en plein dans le bouillon de la marmite de Panoramix. La cuisson appelle des transpirations, des souffles, le cri de l'impatience, des éclairs nous lézardent le soma et le spirit. Une lumière spectrale puis céleste embrase l'opération du Grand Œuvre.

Le tableau finit par être là, panoramique, grandiose, inespéré. Sa vision nous éblouit. Un soleil venu dont ne sait où déverse son hémorragie de rayons sans compter. A profusion. Les zones d'ombres sont balayées, des plages immenses de clartés se déroulent dans toutes les directions. On voit enfin ce qu'on recherchait avec anxiété dans l'obscurité des draps noirs de l'inspiration. Et une nouvelle respiration délivrée nous ressuscite au-dessus des autopsies du doute et de la résignation.

LA ROUTINE CORIACE

La ville a des bruissements de coléoptères coincés dans le globe en verre d'une lampe. Les machineries aux rouages titanesques tournent dans le ventre des usines, les grues survolés de mouettes surplombent les chantiers. Les bulldozers aux moteurs ronflants roulent des chenilles en marquant la terre de tatouages monotones et répétitifs. Cela pourrait être les pistes de Nazca.

Je longe des palissades en bois, escalade des murets, rejoins des terrasses, franchis des passerelles, traverse des pontons. Il y a des forêts de piliers en béton, des marécages boueux, parfois une pluie qui suinte des interstices sous des plafonds de pierre et de métal. Aussi des raies de lumière, obliques, entre des masses d'ombres claires et profondes. Et le ciel en flagrant jour quand on monte des escaliers pour atteindre des toits.

On trouve toujours quelque chose de neuf, ou d'oublié, d'inconnu, avec la surprise du chercheur de trésors. A condition de ne pas se lasser et de poursuivre inlassablement la quête et l'enquête. Ce sera au coin d'un bloc, au détour d'une ruelle, sous un préau ou sur une place, en dévalant un boulevard, en s'arrêtant sur un plot. L'essentiel étant de ne pas abandonner l'exploration.

Il existe des cultures de la découverte, des cultes de l'inattendu, des arts de l'expression spontanée. Ces pépites qui jalonnent le parcours insipide des journées. Densités sans nulle autre pareille de la seconde et de l'instant. Instant d'une seconde d'exception où les mains saisissent la preuve de la vie : l'art sous toutes ses formes.

J'étais sur la route toute la journée, et je cours comme Gérald De Palmas, à travers la ville, à travers le monde, sur les océans, activé par les piles de la routine, sur les multifaces du dé. Recto. Verso. Verso. Recto. Toujours et encore. Encore et toujours.

TU ES VIRÉ

Le virtuel n'est qu'un pâle reflet de la conscience. Une imitation du rêve. Un blitz de la pensée. Une simulation de l'imagination. Les lunettes 3D clignotent. La perspective réinventée donne le vertige. On touche les objets qui répondent avec dureté. La chair est souple, le métal froid, le bois laisse des traces de résine collante sur les doigts. Une piqûre d'insecte fait mal.

On flotte quelque part en suspension dans le vide mental et physique. Au centre de sa conscience qui s'amuse à se voir dans le miroir. Et qui le traverse. Il y a bien trois dimensions, le rendu est parfait, on escalade des échelles, on dévale des escaliers. Tout se condense dans l'image en profondeur, les longueurs et les largeurs enivrantes, les hauteurs à faire peur.

Avancez jusqu'aux limites des décors, au bout des paysages, contre les derniers murs, les rebords où tout s'arrête ! Ouvrez une porte qui ne conduit nulle part, sauf dans le vide noir, interstellaire ! Faites un pas en avant ! Vous voilà emporté dans l'espace ! Livré à la folle apesanteur planante de la conscience ! Ô joie ! Ô merveille !

Et je retrouve l'immobilité plate du sol, la ville figée dans sa fixité immuable, les voitures vrombissantes qui filent dans les rues, les gens en pleine excitation de marche. Le virtuel s'est envolé comme la fumée d'une gauloise *Casque Bleu* posée sur l'encoche d'un cendrier jaune *Anisette 51* dans un PMU des années 70.

C'est décidé ! Rien ne remplacera une feuille et un stylo ! À bas les hautes technologies démentielles du numérique, la sorcellerie mégalomaniaque de l'informatique, l'éblouissement *delirium tremens* des graphismes hyper saturés de finitions ! Un mot vaut mille processeurs !

LES MODES DU MOI

Vous avez une combinaison d'au moins deux informations vestimentaires différentes sur vous. Que ce soit les chaussures, les vêtements, la coiffure, les lunettes et un sac s'il y a. Donc un diaporama de styles qui forme une image de synthèse digne d'un tableau de la Renaissance ou d'un graphisme de jeu vidéo.

Ces informations créent votre profil et agissent directement ou inconsciemment sur votre caractère. C'est comme un deuxième corps qui épouse le premier, une peau ajoutée dans d'autres matières. On peut aussi parler d'extériorisation du Moi, de projection hors de soi d'une image variée et creuse qui habille, car les vêtements sont creux sur les cintres.

Prenez une feuille, de la pâte à modeler, un logiciel graphique, n'importe quel instrument de musique, des objets divers : et selon les goûts et l'humeur du moment, composez des choses ! Agissez sur le blanc, le vide, l'informe ; structurez dans un ordre choisi ; établissez des connexions, des parallèles, des coïncidences, des correspondances. Et dites-vous que chaque réalisation c'est vous en dehors de vous. Prenez conscience de cet acte créatif et de votre unité avec lui.

De cette façon vous avez habillé des choses, vous avez produit avec des choses un habillement : vous créez de la mode pour votre Moi. Cette idée est à la mode dans les salons du Moi mais il faut descendre dans l'inconscient et assister aux défilés des pensées. Ou pêcher l'idée à la surface de la conscience comme un poisson aux écailles irisées.

De là à aller de fil en aiguille, en suivant les coutures d'une analyse, par association d'idées, et vous déboucherez sur des placards secrets remplis de vêtements oubliés, et d'un tas d'objets parfois hétéroclites mais toujours surprenants et précieux dans leurs rôles d'objets.

LA LIGNE

Les deux réparateurs de l'agence DREAMS (qu'ils ont créée) sont à l'orée de la forêt et travaillent sur un boîtier électrique. Au loin la campagne ruisselle de douceur solaire par une après-midi de juillet. Un écureuil curieux, du haut d'une branche, observe les opérations, intrigué par la complexité des fils. Cyrano de Cavaillon, sculpteur sur racines, vérifie la tension avec un voltmètre dont l'aiguille atteint la zone rouge. Sun Dragon, dessinateur SF, consulte le schéma des connexions et propose de remplacer le conducteur qui régularise les courants.

« C'est l'homogénéité de la répartition des fluides bio-magnétiques oniriques qui est désharmonisée par un excès corruptif de pensées trop matérialistes » explique le *Manuel des concepts psychophysiques*. Toute une région est touchée par un assèchement de l'imaginaire et les petits enfants ne peuvent plus enfouir leurs têtes dans les oreillers moelleux du songe. Même les animaux tournent en rond sur les rives du sommeil enchanté devenu inaccessible.

Cyrano choisit parmi la vingtaine de tournevis numérotés tandis que Sun ouvre les petites boites de plastique transparentes regorgeant de vis de toutes les tailles et formes. Dans les sous-bois les lutins attendent en fumant du tabac au miel dans des pipes de bois et de porcelaines. Un lapin dans son terrier essaye de capter *Le club Dorothée* sur sa télé.

La ligne est rétablie. La porte du boîtier refermée et scellée par une clé et un code. Les deux artistes rangent les outils dans la camionnette, Cyrano allume une Rothmans et parle des derniers albums 33 tours de Van Halen et d'ABBA qu'il compte encore acheter aujourd'hui. Sun acquiesce en pensant à la nouvelle série de dessins au format A1 qu'il prévoit de réaliser avec des stylos Bic.

EN SUIVANT L'ORAGE

Il y a dans l'été une opulence de la Nature, une perfection de l'instant présent, comme si on avait posé les plus beaux décors sur un lieu de tournage, et allumé tous les éclairages au maximum. Le temps des grandes vacances. Le printemps annonce cette richesse de la vie, les joies du carnaval fête le renouveau. L'automne et ses feuilles virevoltantes les après-midis de pluies jaunes préparent au grand sommeil. Et les neiges de l'hiver, apaisantes de blancheur, célèbrent Noël.

Les quatre saisons symbolisent le rythme de nos vies, elles sont les quatre étapes de toutes choses, depuis la naissance jusqu'au repos, en passant pas toutes les extravagances, avant de recommencer un autre cycle sur la roue perpétuelle des calendriers. Une idée s'articule sur quatre temps, de sa préparation à sa réalisation : un temps pour y penser ; un temps pour l'étirer en détails ; un temps pour la réaliser ; un temps pour la parfaire.

Toutes les saisons sont propices à la création, mais c'est en été, dans les chaleurs lourdes qui tissent l'air en resserrant les mailles, vers le soir, sous le ciel chargé de nuages sombres, que les sensations prennent leurs plus beaux reliefs. Les grosses gouttes de pluie claquent sur le sol, un odeur de terre surchauffée monte dans l'air, enivrante. Des roulements de tonnerre font vibrer les jardins où les lutins et les fées s'abritent sous les feuilles et dans les terriers.

Un éclair blanc illumine l'espace. Et la foudre s'abat au loin, dans un crépitement électrique, en dessinant une ligne brisée de lumière pure comme un geste nerveux de Picasso. Il n y a plus qu'à partir à la poursuite de l'orage qui s'éloigne après son spectacle théâtral symphonique, pour trouver la source de jouvence, par-delà les continents et les montagnes, au-dessus des villes et des campagnes.

METS TA PHYSIQUE

Les ghostbusters arpentent les couloirs baroques des grands hôtels hantés de Manhattan. La nuit quand les lumières de la ville débordent en flaques brillantes sur l'océan des ombres. Circulation des voitures sur l'asphalte qui reflète les bruits de la vie répercutés aux quatre coins des buildings et des avenues. Dans la vaste chambre d'une suite dévastée les armes anti-ectoplasmes crachent des rayons crépitants d'énergie magnético-électriques.

Les fauteuils en cuir rouge sont confortables, le cognac sirupeux sous la langue, le tabac du cigare rappelant l'humus ambré des jungles équatoriales. On lit des articles dans les journaux relatant les attaques fantomatiques. Les discussions vont bon train et chacun donne son avis en mettant l'accent sur un ou plusieurs points intéressants.

En posant toutes les possibilités, je me demande si ce ne sont pas les ghostbusters qui sont les attaquants, les ectoplasmes ayant après tout le droit de hanter sur un territoire qui leur appartient, puisqu'ils sont là. Du moins tout le monde pourrait vivre en harmonie avec une bonne entente, ce qui donnerait un excellent scénario de film pour Spielberg.

J'en conclus qu'il y a les situations dynamiques où l'action mène son jeu ; et les situations statiques où l'action est subjective avec des flot de paroles et de pensées assorties d'images diverses et parfois surprenantes. Il en ressort des analyses et des conclusions parfois tout aussi surprenantes sinon plus.

J'oubliais les jeux de mots, la *langue des oiseaux*, de là à bifurquer vers l'Oulipo, la symbolique et l'interprétation des rêves, il n'y a qu'un pas.

PASSÉ VS FUTUR

Les choses ne seront plus là mais on sera dans les choses. L'idée a fusé comme une flèche d'arbalète propulsée par un réacteur. Elle se plante dans ma tête. Vibre quelques dixièmes de secondes. Le tapis de l'information se déroule sous mes pieds astraux et se transforme en route qui disparaît dans le lointain.

Je dois être au milieu d'un champ de bataille car une autre idée traverse l'espace et se plante dans ma poitrine. *Le virtuel n'aura plus besoin de machines*. Une pluie de flèches arrivent dans les airs. *Il reliera la matière à la conscience*. Je pique un sprint mais une autre flèche me pique. *Ne laisse pas la conscience devenir virtuelle*. Je me jette dans un fossé, un vol de flèches passe au-dessus de moi en sifflant.

J'en déduis qu'une menace plane sur le monde. C'est ce que m'explique mamie Jeannette en me servant une tasse de thé au jasmin dans son salon du siècle passé. L'aiguille d'un grand baromètre mural est réglée sur variable. Les deux bougies sur les chandeliers fixés sur le piano droit désaccordé ne sont pas allumées. Une machine à coudre à pédalier attend de coudre et d'en découdre.

« Nous devons absolument garder les anciennes choses et les vénérer comme des talismans » dit-elle en essuyant ses petites lunettes rondes avec un mouchoir brodé. La vieille horloge au balancier paresseux sonne le carillon de Big Ben. Sur la table en chêne rustique une lettre écrite à la plume Sergent Major attend le nid douillet d'une enveloppe. Le petit gâteau rond à l'anis et la gaufrette rectangulaire au chocolat sont des purs délices. *Je ne pense plus et je suis*.

Arekultur & Life'n'Rock
Le Journal indépendant des Arts & Cultures
67000 Strasbourg
Concepteur : LM
© AREKULTUR 2018